

« La violence et le harcèlement ne demandent qu' à être écoutés »

GÉRALD VANBELLINGEN

Mis à l'honneur dans la catégorie « Un certain regard » à Cannes, *Un monde* de Laura Wandel, qui a aussi longtemps été en lice pour l'Oscar du meilleur film étranger, a réalisé un carton plein aux derniers Magritte : 7 récompenses dont celles de la meilleure réalisation, du meilleur premier film et de meilleurs espoirs aux deux jeunes interprètes du film. Avec son premier long métrage qui immerge les spectateurs dans cet univers immitoyable de la cour de récré, Laura Wandel nous plonge dans *un monde* avec ses codes et ses lois propres, ses jeux innocents mais aussi une face bien plus sombre, celle du harcèlement scolaire.

Entre innocence et cruauté enfantine, la réalisatrice belge Laura Wandel signe le récit poignant de la première rentrée à l'école primaire de Nora. Sa découverte d'*Un monde* qui lui était jusque-là presque inconnu. Des parfois terribles cours de natation aux petits bonheurs simples en passant par son besoin d'intégration, la caméra ne lâche pas Nora d'une semelle. Pas plus lorsqu'elle découvre que son grand frère, Abel, est victime de harcèlement. La petite fille fait alors de son mieux pour l'aider, sans trop savoir comment s'y prendre. Caméra à hauteur d'enfant, *Un monde* explore les mécaniques complexes du harcèlement scolaire : entre conflit de loyauté, rejet, désir d'inclusion, la bascule harcelé/harceleur ou encore la terrible loi du silence...

Quel a été le point de départ du film *Un monde* ?

« J'ai voulu montrer ce qu'étaient les premiers moments d'une enfant qui arrive à l'école. Avec la découverte des codes sociaux, son besoin d'intégration, de reconnaissance, etc. Un moment très important, car c'est déjà un peu ce qu'on retrouve plus tard en tant qu'adulte. J'ai donc voulu explorer cette première fois et ce monde dans lequel on passe tant d'années. Une frange de notre vie qui, si on en oublie une partie, reste déterminante pour notre futur en tant qu'adulte. Car ça fige en quelque sorte notre identité. Et si c'est vrai pour l'école en tant que telle, ce qu'il se passe en dehors de la classe est tout aussi important. »

Avec notamment le harcèlement dont est victime Abel, le frère de Nora. Mais est-ce vraiment là le thème principal du film ?

« Nora arrive à l'école, elle vit ses premiers jours avec angoisse et crainte. Elle est confrontée à ses besoins à elle mais elle découvre bien vite que son grand frère est victime de harcèlement. Lui vient alors la question : « Comment venir en aide à Abel ? ». Si, dans *Un monde*, je traite du harcèlement, pour moi la question centrale réside en un questionnement : « Comment venir en aide à son prochain ? Ou plutôt comment aider l'autre, mais de la manière dont il voudrait être aidé ? » Car notre façon d'aider n'est pas toujours celle que l'autre attend, ni même la bonne pour lui. »

Nora fait de son mieux mais se retrouve un peu perdue face à la réaction d'Abel. Son papa et sa prof aussi ne savent pas trop comment réagir...

« Mon but c'était de montrer le phénomène, mais sans jamais être dans le jugement. Car pour moi la solution dans ce cas de figure, c'est aussi d'essayer de ne pas porter de jugement sur les actes de l'autre. Il faut se mettre à sa place en essayant de comprendre ce qu'il se passe. Mais le jugement est souvent - et malheureusement - bien plus rapide que la compréhension. »

Les rares fois où l'on voit des adultes à l'écran, c'est d'ailleurs lorsqu'ils essaient de comprendre et qu'ils se mettent à hauteur de Nora. Ce qui n'est sûrement pas un hasard...

« Il était important pour moi de donner une place au spectateur dans le récit, de l'inviter à participer pleinement pour s'immerger dans l'histoire. Et c'est en suggérant ce qu'il se passe autour de Nora plutôt qu'en le montrant clairement que j'ai voulu induire cette participation. Et alors oui, les seules deux-trois fois où les adultes sont dans le champ, c'est effectivement quand ils essaient de comprendre. Mais comprendre un tel phénomène, c'est très compliqué. On n'est pas confronté à des adultes qui ne gèrent pas ces problèmes, mais à des adultes qui ne savent tout simplement pas comment les gérer. »



Laura Wandel ©DR

L'école a, elle aussi, que ce soit dans le film ou en général, beaucoup de mal à comprendre un tel phénomène...

« Oui, mais ce n'est pas le propre du milieu scolaire, c'est l'un des grands problèmes de notre société actuelle. Car pour pouvoir comprendre plutôt que juger, cela nécessite du temps. Or du temps, souvent, on n'en a pas. Ensuite, c'est souvent le postulat de base qui n'est pas bon. Car il est parfois très sain d'assumer qu'on ne sait pas quoi faire, de dire : « Oui, je ne comprends pas ». Car chaque cas de harcèlement est différent. Les causes en sont multiples et les protagonistes s'échangent les rôles de manière fréquente et rapide. En réalité, la barrière entre le bourreau et la victime est très fine. Le bourreau est souvent quelqu'un qui souffre, qui a été victime d'une blessure et qui finalement la reproduit à son tour... »

On sent une vraie justesse et une profondeur dans le récit : comment prépare-t-on un tel film ?

« L'écriture du film m'a demandé cinq ans. Cinq années dédiées à des interviews, entrevues avec des profs, des directeurs, des psychopédagogues, des psychologues, etc. Et pas mal d'observation dans les écoles aussi. Ce qui me permettait de me rendre compte des jeux actuels des enfants, de leur façon de parler, de se comporter entre eux, etc. Cette longue phase préparatoire était très importante pour moi afin que le récit soit le plus juste possible. Car si le film parle d'une expérience personnelle, celle de Nora, je voulais qu'elle soit la plus universelle possible. »

On imagine qu'il n'a pas dû être facile de trouver les écoles qui acceptent de jouer le jeu, au vu du thème du film, ni de trouver celle qui lui sert de décor (l'athénée Andrée Thomas de Forest) ?

« À partir du moment où j'ai expliqué la démarche, ça a été très compliqué de convaincre les établissements scolaires. Beaucoup de portes se sont fermées et j'ai pratiquement fait toutes les écoles de Bruxelles pour trouver ce dont j'avais



Maya Vanderbeque, la petite Nora du film, « meilleur espoir féminin » aux récents Magritte ©DR

besoin. Au-delà du thème, il existait également des contraintes narratives. Car l'école devait avoir une cour ouverte vers la rue, un peu enclavée dans les bâtiments pour jouer sur le côté 'prison', de longs couloirs froids qui donnent l'impression d'être interminables, un aspect assez austère, etc. Pour retranscrire au mieux la perception de Nora. »

Comment se sont déroulés le tournage et les castings avec les enfants ?

« Plus ou moins 200 enfants se sont présentés. Mais Maya (Vanderbeque) m'a très fortement touchée. Elle avait 7 ans à l'époque et elle m'avait dit au moment du casting : « Je veux donner toute ma force à ce film » ! C'est incroyable de voir un enfant de son âge sortir une telle phrase. Et puis elle avait quelque chose dans le regard qui faisait qu'elle crevait naturellement l'écran. »

Les dialogues étaient-ils écrits à l'avance et scénarisés ou improvisés ?

« Il n'y avait aucune scène préparée à l'avance. La méthode a consisté à faire oublier la caméra aux enfants. Et pour y arriver, on a fait appel à un orthopédagogue qui a développé une technique de travail. Pendant 3 mois, on s'est d'abord vu tous les week-ends avec les enfants – j'ai d'ailleurs appris à Maya à nager durant cette période. On faisait des ateliers pour savoir à quels jeux ils jouent, comment est-ce qu'ils se parlent entre eux, etc. Ensuite, les enfants devaient créer des marionnettes de leur personnage et on leur demandait ce que ces marion-

nettes pourraient dire dans telle ou telle situation. Des petites scénettes que les enfants transformaient en dessins et qu'ils ont utilisés en guise de scénario lors du tournage. Pour que ce soit le plus naturel possible et non pas un dialogue d'adultes récité par un enfant. »

Retrouve-t-on des souvenirs personnels dans le film ?

« Le film s'appuie à la fois sur mes observations et interviews mais aussi sur quelques souvenirs. Des souvenirs qui pourraient parler à tout le monde, comme les cours de natation par exemple. De mon côté, la scène où Nora apprend à faire ses lacets, c'est du vécu. Je me souviens que je n'y arrivais pas et c'est comme ça plus ou moins que j'ai appris à les faire. C'est une petite victoire dont je me souviens encore aujourd'hui. Un des moments Waow même si ça ne représente pas grand-chose au final. C'est juste d'hyper bons souvenirs. »

Est-ce que finalement, l'image la plus importante du film n'est pas la toute dernière ?

« Si ! Et c'est sans doute mon côté un peu naïf, mais pour moi seul l'amour peut arriver à vaincre la violence. La violence ne demande en réalité qu'à être écoutée. Et quand Nora prend son frère dans ses bras à la toute fin, elle montre qu'elle l'écoute, qu'elle l'accepte malgré ce qu'il a fait, sans jugement et avec bienveillance. Elle ne dit rien mais le serre dans ses bras et ce contact change tout. Mais réagir de cette façon est tout sauf évident, il faut savoir prendre le recul nécessaire. » ■